

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 18

Artikel: La patrie suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223234>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toresque du langage des clients du « Café des Amis », car cela me paraît beaucoup plus nouveau et plus plaisant de dire un « verre à voir » qu'un « miroir », surtout quand il s'agit d'une glace propre à refléter les dessous de nos vies.

Aimé Schabziger.

Vieille connaissance. — Un témoin, en déposant dans une affaire de testament, fait du défunt une description physique et morale des plus précises.

Le juge. — Eh bien ! vous paraissiez avoir connu M. B... très intimement !

Le témoin. — Moi ? Je ne l'ai de ma vie vu ni connu !

Le juge. — Alors comment se fait-il... ?

Le témoin. — C'est bien simple : j'ai épousé sa veuve !

Au restaurant. — A présent, monsieur désire-t-il l'addition ?

— Oh ! non, gardez, gardez, mon ami, j'ai fort bien diné, je ne désire plus rien.

LA RUE EST À EUX !...

PARFAITEMENT, la rue est à eux, c'est leur domaine, elle leur appartient... nous avons tous les risques.

Elle est à eux de droit, car la rue sans eux, ce ne serait plus la rue, elle devient une chose insipide, froide, mortelle pour ceux qui sont obligés de la traverser ou même de la longer. Elle est la traîtresse, la lâcheté et l'hypocrisie sans limite. C'est le danger perpétuel, une source d'ennuï et d'émotion.

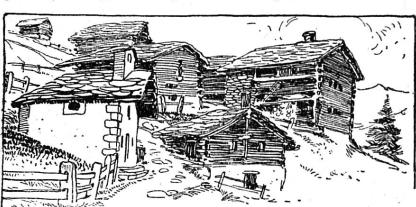
Quel charme résiste à l'ennui ?

Les autorités ont beau dire « nous sommes là, nous surveillons, nous ouvrons l'œil et le bon. » N'empêche qu'elles ne peuvent que prévenir et encorer.

Le piéton trouve que le divertissement n'a rien d'agréable et les grognons ont des propos énergiques pour stigmatiser la danse en rond sur certaines places, cependant que d'un geste autoritaire l'homme juché sur son piédestal éphémère, vous enjoint de passer entre les lignes. Et le piéton obéit.

Cependant, si le piéton désire absolument cesser de vivre, un geste de désobéissance suffit.

Si la rue est à eux, comment faire pour passer ? Qu'ils nous passent par dessus, pardine !



PERCE-NEIGE.

Histoire de la Ville et du Village.

SUITE Ne s'agit pas d'un conte de fées ; ni de prince amoureux et charmant, ni d'une adolescente dont il eût été plaisant de décrire les traits délicats, le teint pur et la chevelure soyeuse. Un titre fait pressentir une histoire, un nom évoque une silhouette. Mais ce ne sera pas le cas ici, et ce que je raconte, si simple que ce soit, semblera ne pas être vrai, justement parce que je n'emprunte rien, ni à la légende, ni à la fantaisie.

J'ai rencontré Perce-Neige dans la montagne. Il était vieux, solide et barbu. Il montrait, sous son unique chapeau de toujours — un feutre roussi, verti, cuit par le soleil et tassé par l'averse — deux petits yeux aigus et prestes. Sa barbe flottait, blanche aux pointes, et jaunie sous la bouche — d'un ton de mousse rôtie par l'été — à cause de la pipe.

Quand j'ai vu Perce-Neige, en face du chalet où il y a un géranium — il fendait du bois. Son dos s'arrondissait au-dessus du billot trapu, son bras court élevait la lourde hache, et les deux morceaux tombaient, réguliers, à droite et à gauche.

Dans la montagne, ce n'est pas comme à la ville ; on se salue sans se connaître. Il n'y a guère que lorsqu'on se connaît bien et qu'on se voit beaucoup, qu'on ne se salue plus.

Perce-Neige et moi, nous nous sommes salués. Je ne sais pas qui a commencé ; les deux en même temps, probablement. Là-haut, on ne pense pas toujours à sa dignité.

Des nuages couraient. Du doigt, j'ai montré la Cime de l'Est, et j'ai dit : « Mauvais ? »

Perce-Neige, d'un coup, a fiché sa hache dans le bois, a sorti un instant sa pipe, et m'a assuré que ce ne serait pas encore pour aujourd'hui.

J'avais un carnet. En parlant, je m'efforçais de noter, de quelques coups de crayon, sa tête de vieux marchand de statuettes qui a aussi joué de l'orgue de Barbarie et posé pour les peintres.

Pour ne pas l'effaroucher, je regardais la montagne, comme si je m'appliquais à reproduire un pic. Il y a des simples qui n'aiment ni le crayon, ni l'objectif. Je me souviens d'une peau de nôtre humide que j'ai reçue un jour que je prenais un croquis dans une ruelle, d'Alger. Je n'avais pas pris cela pour la preuve que je plaisais à quelqu'un de mystérieux et de caché, mais plutôt pour un message un peu méprisant à l'adresse d'un étranger inopportun et curieux.

Pour l'instant, Perce-Neige me tentait — mais il ne devait pas être dupé. J'en eus l'impression à voir tout à coup ses yeux rapetissés et luisants.

Tranquillement, il bourrait sa pipe, pour me donner le temps ; et comme je m'étonnais de lui voir tasser, du pouce, une espèce d'herbe verdâtre, il m'expliqua, avec un geste vers les pâtures en dessous, que c'était du tabac de montagne. L'autre, le vrai, restait rare et cher.

Probablement pour me faire plaisir, il me dit, avant de reprendre sa hache : « Il y a un autre photographe qui a passé ici la semaine dernière. »

Pour lui, un crayon, c'est trop petit pour représenter quelque chose. Il ne se fait idée d'un métier qu'à partir d'un instrument ou d'un appareil.

J'ai voulu savoir pourquoi Perce-Neige portait un si joli nom ; quand je suis rentré, on m'a raconté l'histoire.

C'est le village qui l'a baptisé.

Perce-Neige a une tendresse pour la bouteille.

Perce-Neige, les fins de semaine, se récompense d'avoir travaillé, en même temps qu'il se console de l'idée d'avoir à recommencer.

Un soir d'hiver — à quoi bon attendre l'été pour avoir soif ? — Perce-Neige disparut.

On l'avait encore aperçu dans le trajet qui mène de l'auberge à sa hutte. Et, plus rien. C'était une fin de semaine ; on savait que Perce-Neige avait, ce soir-là, largement passé la mesure. Et pourtant, il était d'un beau tonnage.

Le village se mit à sa recherche. On s'inquiéta, chercha, appela. On évoqua déjà l'accident de l'an dernier, quand le père Borniau, la plus belle trogne de l'auberge, avait roulé jusqu'au village d'en dessous.

Finalement, à quelques mètres du trou à lapin qu'il habite, on le découvrit sous un petit monticule de neige. Il neigeait encore, doucement. Le chien du postier, qui avait un grand-père Saint-Bernard, se démenait et grattait. On mit l'homme à jour ; il était « enneigé » ; un bout de barbe grise dépassait qui remuait légèrement dans la bise.

On le secoua de sa neige ; on l'emporta comme un sinistre, plein de sommeil et de vin.

Un bon feu, des flanelles chaudes, des frictions et un massage à faire chanceler un bœuf, le sortirent de sa demi-mort.

Les malins prétendent que c'est l'odeur du vin chaud qui le rappela complètement à la vie.

Et il sortit de l'aventure, avec, en plus de la soif qui lui restait fidèle, un joli nom, que lui donna le village.

Pierre Alin.

La Patrie Suisse. — La Fête des Camélias, à Locarno, son corso fleuri ; l'inauguration de la Foire de Bâle ; la Landsgemeinde d'Appenzell. Voilà quelques-unes des actualités offertes par la « Patrie Suisse » du 30 avril, on lira, en outre, avec intérêt une étude de M. Benjamin Cornuz, sur St-Prex, bourg historique ; la chronique musicale d'Al. Mooser ; enfin une belle étude de Maurice Jeanneret, sur deux peintres neuchâtelois : Madeleine Woog et H. Durand.

En promenade. — Lui. — Tiens, je t'ai rencontrée hier avec un grand brun, c'est un ami ?

Elle. — Mais non, c'est mon mari !

LA MÈRE PINSON.

PETITE, maigre et geignarde, traînant ses souliers éculés sur toutes les grandes routes, insoucieuse de la mode au point de se contenter d'un vieux chapeau toujours posé de travers, d'une robe noire élimée et d'un châle brun noué dans le dos, telle apparaît Louise Bourlaz dite la mère Pinson.

L'âge qu'elle a ? Personne ne saurait le dire. Cinquante-cinq, soixante ans tout au plus. On lui a toujours vu cet air guilleret, cette face enluminée, cette voix haute et ce verbe rapide qui lui ont valu son surnom.

Mon oncle Benjamin, qui la connaît de vieille date, dit volontiers : « Quand la mère Pinson ouvre le bec, tu peux être tranquille, il n'y a qu'à s'asseoir et attendre que la bobine soit déroulée. »

Orpheline de bonne heure, à l'âge de quatorze ans, elle entra en fabrique ; ensuite elle devint femme de chambre à l'étranger. A son retour au pays, elle se maria avec un colporteur en papier à lettres, savonnettes et lacets de souliers. Mais le colporteur avait toujours soif, ce qui obligea la mère Pinson à le remplacer de bonne heure dans ses tournées.

Quand son mari mourut, elle se trouva seule au monde, mais ne pleura pas, tant elle était contente d'être délivrée de « ce fainéant qui lui attirait toutes ses économies ».

Dès lors, elle travailla dans une buanderie, puis dans une fabrique de biscuits et, durant six mois, elle fut sommelière dans un café de tempérance. Cependant, la vie séductive n'avait rien pour lui plaire ; aussi, dès qu'elle eut réalisé quelques économies, elle loua un petit appartement, acheta un fer à brioches et se mit au travail.

Et maintenant, elle s'en va, cahin caha, sur les grandes routes, les mains appuyées sur sa poussette dans laquelle il y a, empilées les unes sur les autres, une demi-douzaine de caisses en fer-blanc.

En été, elle porte son éternel chapeau noir aux ailes relevées ; en hiver, un foulard gris qu'elle peut nouer sous le menton ; c'est plus commode, moins cher et ça tient chaud.

Pour les avoir parcourues en tous sens, elle connaît les routes de la bonne moitié du canton ; elle sait à quelle heure passe le premier autobus, lequel s'en va vers la plaine, emportant, pour tout voyageur, le pasteur qui se rend à la capitale ou le régent qui part en vacances. Elle connaît les camions des Grands Moulins, ceux des marchands de bois et les automobiles des députés. Elle sait, sur le bout du doigt, tous les articles du code de la circulation et quand des chauffeurs imprudents se permettent des excès de vitesse et l'éclaboussent au passage, elle leur fait le poing et déverse sur eux des paquets d'injures.

Lorsqu'elle pénètre dans un village, ses yeux soupçonneux repèrent partout les gosses aux intentions mauvaises. A la manière dont ces derniers se comportent à son égard, elle juge de la valeur du régent ou de la régente de l'endroit. Elle dit : « A Chamorion, il y a un bon régent, ça se voit rien qu'à la manière dont les enfants sont polis, tandis qu'à Panney... ah ! ne m'en parlez pas, parents, enfants, régent et régente, tout le monde est mal élevé. » Il est juste d'ajouter que, dans ce dernier village, ses clients se comptent sur les doigts de la main.

* * *

Au cours de ses tournées, elle s'arrête devant chaque maison, saisit une caisse de la main droite et frappe résolument à la porte. Dès qu'on voit apparaître sa figure enluminée qui s'irradie d'un sourire séraphique, on n'a pas le cœur de la renvoyer, d'autant mieux qu'on connaît la puissance de sa langue. Car cette langue, qui ne s'arrête jamais, est capable de méduser les foules, de faire battre quatre montagnes et de mettre un village, une paroisse, que dis-je une paroisse ? une contrée tout entière sens dessus dessous. C'est une petite langue rose, pointue, acérée, qu'on aperçoit à peine derrière ses dents gâtées ; c'est à la fois un ornement et une menace, une épée de Damoclès suspendue sur la tête de n'importe qui. Je puis vous affirmer que la mère Pinson ne la tourne